



DISCOURS COMMEMORATION RAFLE

PALACE - 10 MAI 2010 – 18H00

Monsieur le Député (à confirmer)

Madame la Conseillère générale (Mireille Bordes)

représentant le Président du Conseil Général

Monsieur de Colonel délégué militaire départemental,

Messieurs les représentants des forces armées,

Mesdames, Messieurs les élus,

Mesdames, Messieurs les représentants d'associations d'anciens combattants,

Monsieur le président du comité Dordogne de l'association nationale des anciens combattants de la résistance,

Mesdames, Messieurs,

Il y a un an jour pour jour, nous étions réunis ici pour inaugurer cette plaque commémorative de la rafle du 10 mai 1944 à Périgueux.

Il y a un an jour pour jour, nous nous sommes souvenus de la douleur des 211 Périgourdins considérés comme « suspects » par la Milice, transférés et interrogés dans ces murs. Arrachés à leurs vies et à leurs familles du simple fait

qu'ils étaient juifs, communistes, francs-maçons, résistants, parents de résistant, sympathisants de la Résistance ou supposés l'être.

L'opération – décidée par la Milice – consistait en un bouclage de la ville dès l'aube, suivi d'arrestations opérées par des miliciens aidés d'inspecteurs et forces en uniformes.

Il y a un an jour pour jour, nous nous sommes recueillis avec ceux qui, depuis 66 ans, portent le souvenir de cette sombre journée où nos concitoyens ont été « triés » dans le cadre d'une « opération de nettoyage » de la ville.

Comme le chantait le regretté Jean Ferrat :

*« Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel
Certains priaient Jésus, Jehovah ou Vichnou
D'autres ne priaient pas, mais qu'importe le ciel
Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux »*

Cette année encore,

- **Nous nous souvenons** de celles de ces personnes qui ont ensuite été transférées au camp d'internement de Saint Paul d'Eyjeaux, en Haute-Vienne, dont les internés étaient fréquemment désignés pour servir d'otages à l'occupant ;

- **Nous nous souvenons** de celles et de ceux qui ont été envoyées comme travailleurs forcés sur les chantiers de l'organisation Todt à Bordeaux, chargée d'édifier le « mur de l'Atlantique » ;

- **Nous nous souvenons** de celles et de ceux qui ont été déportées en Allemagne, dont certains ne sont jamais revenues.

« Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux »

Je n'oublie jamais que c'est grâce à eux que je vis, que nous vivons libres aujourd'hui.

Je voudrais que personne ne l'oublie.

Plaques et commémorations peuvent sembler bien dérisoires au regard de ce qu'ils ont vécu. Mais j'entends pourtant dire parfois

« Tout le monde le sait. Tout le monde se souvient. Pas la peine d'y revenir tout le temps. »

Ces paroles me sont **intolérables**.

Car il faut se souvenir aussi qu'après l'horreur, la France a connu **le déni**.

Le déni de la réalité de la déportation, d'abord.

Jean d'Ormesson le rappelait il y a peu à l'Académie Française, dans son discours de réception de la dernière des Immortels, Simone Veil.

« Tiens ! Elles sont revenues ? C'est bien la preuve que ce n'était pas si terrible... » se sont entendues dire les sœurs Veil - Simone, Denise et Milou - à leur retour des camps.

Jorge Semprun le rappelait également, racontant qu'à la Libération – je le cite :

« Les uns évitaient de vous questionner, vous traitaient comme si vous reveniez d'un banal voyage à l'étranger. C'est qu'ils craignaient les réponses, l'inconfort moral qu'elles auraient pu leur apporter.

Les autres posaient des tas de questions superficielles, stupides dans l'enfer : « C'était dur, hein ? ». Mais si on leur répondait, même succinctement, au plus vrai, au plus profond, opaque, indicible, de l'expérience vécue, ils devenaient muets, s'inquiétaient, agitaient les mains, invoquaient n'importe quelle divinité tutélaire pour en rester là. Et ils tombaient dans le silence.

Ni les uns ni les autres ne posaient les questions pour savoir, en fait. Ils les posaient par savoir-vivre, par politesse, par routine sociale. Parce qu'il fallait faire avec ou faire semblant. Dès que la mort apparaissait dans les réponses, ils ne voulaient

plus rien entendre. Ils devenaient incapables de continuer à entendre. »

Je tiens une nouvelle fois à saluer le travail des associations qui ont œuvré et œuvrent toujours pour que nous n'oublions pas les faits, les hommes et femmes, les vies brisées, que nous n'oublions pas l'Histoire – notre Histoire. Pour que nous entendions, même l'indicible. Pour que nous nous souvenions, même des plus douloureuses pages de notre passé national.

Aujourd'hui, 70 ans précisément après le début de la Bataille de France, le 10 mai 1940, les mots de Winston Churchill ont pris tout leur écho.

« Je n'ai rien d'autre à vous offrir que de la peine, du sang, de la sueur et des larmes »

Que de peine. Que de sang. Que de larmes. Et beaucoup de sueur aussi. Celle de tous les soldats, de tous les résistants, de tous les anonymes qui ont contribué à mettre fin à la barbarie.

Je sais qu'il faut aussi **se souvenir** qu'après l'horreur, la France a connu un autre **déni**.

Le déni de son implication directe dans les rafles.

Ida Grinspan, arrêtée en 1944 à l'âge de 14 ans, était appelée à écrire son témoignage pour une lecture à des élèves d'une ville des Deux-Sèvres à l'occasion de la *journée nationale du souvenir des victimes et des héros de la déportation*. Elle a couché sur le papier, non pas des impressions ou des sentiments, mais des faits :

« Le 31 janvier 1944, j'ai été arrêtée par trois gendarmes ».

Au fil des relectures par la municipalité, la phrase s'est transformée en :

« Le 31 janvier 1944, j'ai été arrêtée par trois hommes »,

pour que, finalement, la lecture de ce témoignage soit complètement interdite.

Nous sommes tentés de penser que cette histoire date de quelques années, voire de quelques décennies. Elle s'est pourtant déroulée le 25 avril dernier - le 25 avril 2010.

Insulte aux déportés. Insulte à l'Histoire.

Oui, le combat de la mémoire est un combat incessant. Nous en avons la preuve si le besoin était.

Comme Jean Ferrat, je ne peux me résigner :

*« On me dit à présent que ces mots n'ont plus cours
Qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons d'amour
Que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire
Et qu'il ne sert à rien de prendre une guitare »*

Je tiens à ce que la Ville de Périgueux entretienne autant que possible la flamme du souvenir. Nous y avons travaillé en 2009 lors des commémorations de l'évacuation des Strasbourgeois en Dordogne. Nous y travaillons en ce moment, notamment avec le Consistoire israélite de Bade, pour retrouver trace des juifs allemands « déplacés » en Dordogne.

En conclusion, je voudrais vous dire que s'il y a un an nous étions réunis ici pour inaugurer cette plaque commémorative de la rafle du 10 mai 1944, je vous donne rendez-vous dans un an – avec une ardeur jamais émoussée, avec une inlassable envie de faire savoir ce qui s'est passé – pour continuer à rendre hommage à celles et ceux qui ont tout donné – et parfois payé de leur vie - leur lutte contre la barbarie.

Michel Moyrand
Maire de Périgueux
Vice-président du Conseil régional d'Aquitaine